

Venuti, Lawrence (1998). *The Scandals of Translation : Towards an Ethics of Difference*, London / New York, Routledge, 210 pages

Hélène Buzelin

Volume 44, Number 4, décembre 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002180ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002180ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Buzelin, H. (1999). Review of [Venuti, Lawrence (1998). *The Scandals of Translation : Towards an Ethics of Difference*, London / New York, Routledge, 210 pages]. *Meta*, 44(4), 647–649. <https://doi.org/10.7202/002180ar>

VENUTI, Lawrence (1998). *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*, London / New York, Routledge, 210 pages.

Translation is stigmatized as a form of writing, discouraged by copyright law, depreciated by the academy, exploited by publishers and corporations, governments and religious organizations. Translation is treated so disadvantageously, I want to suggest, partly because it occasions revelations that question the authority of dominant cultural values. (1)

Ainsi débute le dernier livre de Venuti, *The Scandals of Translation*. Dans la continuité de *The Translator's Invisibility*¹, le traductologue poursuit dans ce nouvel ouvrage, rassemblant divers articles remaniés², sa réflexion sur les dimensions politiques et culturelles de la traduction. Dénonçant non plus l'invisibilité mais, ce qui s'en rapproche, la marginalisation de la traduction, il réitère, dans l'esprit d'Antoine Berman quoique dans un style nettement plus polémique, « l'urgente nécessité » de développer une éthique qui permette aux traductions d'être lues et écrites dans un plus grand respect des différences culturelles. Ce cri d'alerte s'adresse tant à ceux qui écrivent, lisent, étudient ou utilisent des traductions, qu'à ceux qui les subventionnent ou définissent leur statut juridique, ce qui explique peut-être le ton. Provocateur et contestataire, Venuti expose à partir d'un nombre impressionnant d'études de cas les facteurs qui contribuent à maintenir la traduction en marge de la société tout en dévoilant parallèlement le pouvoir que peut exercer cette dernière dans les constructions identitaires et dans le maintien, ou la subversion, des valeurs hégémoniques.

Le premier chapitre, intitulé « *Heterogeneity* », se présente comme un manifeste exposant les fondements théoriques de l'approche de l'auteur. Envisageant les pratiques discursives, donc la traduction, comme un lieu où s'exercent des relations de pouvoir, il se dissocie d'emblée des modèles linguistiques et préconise une approche socio-historique axée sur l'étude du *remainder*, c'est-à-dire des formes linguistiques et discursives marginalisées dans un contexte et à une époque donnés. Sous l'influence de Deleuze et Guattari, il rebaptise sa propre pratique, qualifiée auparavant de *foreignizing*, en *minoritizing*, et il déclare qu'une « bonne » traduction est une traduction « minorisante³ » (11) ; une traduction guidée par une éthique de la différence qui « *releases the remainder by cultivating a heterogeneous discourse, opening up the standard dialect and literary canons to what is foreign to themselves, to the substandard and the marginal* » (11). Si Venuti se réclame d'Antoine Berman, il est toutefois évident qu'il n'accorde pas tout à fait à cette notion « d'ouverture à l'étranger » la même signification : « l'étranger » évoquant ici non pas tant une langue-culture autre que ce qui est marginalisé, minoritaire ou stigmatisé dans la langue-culture domestique, en somme tout ce qui est exclu du canon.

Suite à cette prise de position, Venuti explore dans les deux chapitres suivants, « *Authorship* » et « *Copyright* », ce qu'il considère comme l'un des principaux responsables de la marginalisation de la traduction : une conception individualiste et romantique de l'auteur au sein de laquelle la traduction ne peut trouver sa place. Il propose donc de redéfinir à la fois le concept d'auteur et celui de traduction afin que cette dernière soit envisagée comme création et source de connaissance (*authorship* et *scholarship*). Venuti prolonge cette réflexion sur le plan juridique en montrant comment la notion actuelle de droit d'auteur, qui découle de celle d'auteur, porte non seulement atteinte à la traduction, mais définit son statut de façon contradictoire. Selon le traductologue, seul l'abandon des notions individualistes de propriété et de création pourrait remédier à cet état de fait dont les conséquences néfastes se mani-

festent sur les plans économique (le traducteur n'ayant actuellement qu'un très faible pouvoir de négociation) et culturel (moindre motivation à investir dans des projets de traduction).

Après avoir mis en relief les conditions juridiques et économiques de marginalisation, Venuti montre, afin de mieux en révéler le caractère à la fois scandaleux et paradoxal, le pouvoir qu'exerce la traduction dans la construction des identités collectives. Dans ce quatrième chapitre, intitulé « *The Formation of Cultural Identities* », il révèle comment les choix de textes et de stratégies de traduction participent à la formation d'images de l'étranger et de soi et contribuent à renforcer ou bien à réviser les représentations culturelles et sociales existantes.

Enfin, dans le chapitre cinq (« *The Pedagogy of Literature* »), Venuti aborde la question de l'enseignement de la traduction et plus généralement des littératures étrangères. Fidèle à lui-même, il continue à préconiser une approche socio-historique et tente de nous démontrer l'utilité du concept de *remainder*, un concept qui pourrait entre autres, selon lui, servir de critère dans l'évaluation des traductions. Cette approche, valable pour tous ceux qui étudient les littératures étrangères et non seulement les étudiants en traduction, viserait à mettre en relief le processus de domestication inhérent à la traduction et à sensibiliser les étudiants aux facteurs contextuels qui sous-tendent les pratiques de traduction ainsi que les interprétations de tout texte littéraire. Dans cette optique, les étudiants seraient encouragés, dans un mouvement réflexif, à se questionner sur le rapport qu'ils entretiennent eux-mêmes avec l'étranger et ce faisant à développer une « éthique de la différence ». Venuti offre, dans les deux chapitres suivants, « *Philosophy* » et « *The bestseller* », un aperçu de l'apport d'une telle approche en l'appliquant à l'étude des traductions de textes philosophiques (Wittgenstein, Heidegger, Platon) et de best-sellers (traductions américaines du *Don Camillo* de Giovanni Guareschi).

Le chapitre final au titre évocateur de « *Globalization* » se veut une exploration du rôle joué par la traduction dans les relations internationales et en particulier dans les contextes de colonisation et de domination. Partant du constat que l'anglais est la langue la plus traduite, mais celle dans laquelle on traduit le moins, Venuti explique les conditions juridiques, économiques et politiques renforçant cette asymétrie. Après avoir dévoilé comment les pays colonisateurs, puis les corporations multinationales, se sont servis de la traduction pour asseoir leur pouvoir, il évoque, d'un autre côté, en quoi l'imposition de langues officielles dans les pays colonisés a finalement donné lieu à l'émergence de formes littéraires hybrides, « translinguistiques », reposant sur des pratiques de traduction subversives. Cette discussion sur la traduction dans les contextes postcoloniaux débouche sur une conclusion à la fois inattendue et spectaculaire, le traductologue suggérant que « *since the domestic in developing countries tends to be a hybrid of global and local trends, translation can revise hegemonic values even when it seems to employ the most conservatively domesticating strategies* » (189). En d'autres termes, dans ces contextes, même les traductions les plus ethnocentriques, les plus conservatrices et donc les plus transparentes pourraient contribuer à réformer les canons en participant d'une politique subversive. Conclusion quelque peu surprenante si l'on se rappelle que toute la théorie de Venuti repose précisément sur la dichotomie *foreignizing/domesticating* et en particulier sur l'idée selon laquelle les traductions *domesticating* seraient ethnocentriques, conservatrices, réactionnaires et symptomatiques d'une soumission aux valeurs et discours dominants :

Submission assumes an ideology of assimilation at work in the translation process, locating the same in a cultural other, pursuing a cultural narcissism that is imperialistic abroad and conservative, even reactionary, in maintaining canons at home. Resistance assumes an ideology of autonomy, locating the alien in a cultural other, pursuing cultural diversity, foregrounding the linguistic and cultural differences of the source-language text and transforming the hierarchy of cultural values in the target language. (Venuti 1995 : 308)

Cette association entre transparence, ethnocentrisme et soumission, il la réitère d'ailleurs dans le tout premier chapitre de son nouvel ouvrage en déclarant « *The popular aesthetic requires fluent translations that produce the illusory effect of transparency, and this means adhering to the current standard dialect* », et ajoutait « *fluency is assimilationist* » (12).

En somme, d'un côté, le traductologue rejette les traductions transparentes qu'exige, selon lui, l'esthétique populaire en révélant qu'elles sont assimilatrices et renforcent les hiérarchies existantes, de l'autre, il conclut son ouvrage en suggérant que dans certains cas, les traductions les plus assimilatrices pourraient réviser ces hiérarchies. Faut-il en déduire que la traduction dans les contextes postcoloniaux constitue une exception à la règle ?

Au terme de cet ouvrage captivant, on ne peut que regretter que l'auteur ne développe pas les conséquences théoriques d'une telle conclusion car, même s'il souligne que la signification accordée à chacune des notions qu'il utilise varie au gré du contexte étudié, il y a fort à parier que l'analyse de la traduction dans les contextes postcoloniaux révèle non pas tant un cas de figure atypique que les limites inhérentes à cette association qu'établit en théorie le traductologue entre traductions transparentes, ethnocentrisme et soumission. D'ailleurs, on peut se demander si la richesse et la complexité de l'approche de Venuti — supposant une prise en compte des facteurs politiques, économiques, culturels et juridiques qui déterminent les conditions de production et de réception des traductions — peut se satisfaire de ces dichotomies du type *foreignizing/domesticating* ou *fluency/resistance* qui ont informé, à l'origine, la théorie de ce traductologue.

Enfin, notons que si cette analyse de la marginalisation de la traduction et des traducteurs semble, comme le suggère l'auteur, ouvrir la voie à une « victimologie de la traduction », *The Scandals of Translation* ne se contente toutefois pas de dénoncer les scandales en question. Parcourant divers styles, époques et contextes — de la philosophie au bestseller, de la Chine à l'Italie, du xvii^e siècle à nos jours — cet historien et sociologue de la traduction n'hésite pas à formuler des propositions, plus ou moins utopiques, afin de remédier à cet état de fait qui n'est ni naturel, ni inéluctable.

HÉLÈNE BUZELIN
 Université McGill
 Montréal, Canada

1. Venuti, Lawrence (1995). *The Translator's Invisibility. A history of translation*, London / New York, Routledge, 353 pages.
2. Bien que Venuti remercie (page 191) les revues dans lesquelles furent publiées, dans des langues parfois différentes, des versions préliminaires des divers chapitres de cet ouvrage — *Il cannocchiale*, *Circuit*, *Comparative Literature*, *Current Issues in Language and Society*, *French Literature Series*, *Radical philosophy*, *The Translator*, *TradTerm*, *Trans*, *TTR*, *Vasos Comunicantes* et *Voces* —, il ne précise pas les références exactes de ces articles.
3. Notre traduction de *minoritizing*.